

CONCLUSION

---

Le vieil habit de l'école est-il devenu trop étroit et trop raide pour permettre la respiration et le mouvement, la croissance et la vie ?

S'il craque de partout, ne vaut-il pas mieux se préoccuper de le changer, plutôt que de le réparer ?

Tout un ensemble de questions concernant le phénomène école dans la formation des infirmières s'est concentré d'abord sur les apparences de l'institution-école. Mais, au fil des pages, d'autres questions sont apparues : sous l'habit, qu'y a-t-il, qu'est-ce que l'école, à quoi sert-elle, qu'est-ce qui justifie son existence ?

Les fonctions que l'école remplit apparemment, cachent à notre vue d'autres fonctions peu accessibles au questionnement direct et qui apparaissent en filigrane dans nos analyses.

A partir de cette remarque, et en guise de conclusion, nous allons retracer brièvement les grands points de signification du phénomène école au fil de ces dernières années.

- L'école missionnaire d'une idéologie : très souvent confessionnelle à l'origine, l'école pouvait apparaître comme chargée de former des adeptes, et de transmettre un message à résonance divine. La maladie, la souffrance, les épreuves, la mort, pouvaient être perçues comme le moyen pour l'homme de se dépasser en adhérant à la volonté de Dieu. Dans cette tâche, l'infirmière était prévue pour aider le malade et lui rappeler au besoin ces dimensions.

L'école assumait la transmission des valeurs spirituelles et leur intégration aux phénomènes de la maladie et de la mort. Cette intégration était rendue possible par la notion de grâce et de résurrection opposée à celle de péché et de mort.

L'école nous apparaît comme ayant été le détenteur d'une dimension spirituelle forte : l'essentiel de la formation était alors l'être et non l'avoir.

Qu'est devenue cette dimension ?

Actuellement, un glissement s'est effectué de l'être vers l'avoir, en ce qui concerne la formation réelle (et non son intentionnalité).

Chaque fois qu'elle propose d'étudier ce que l'homme a, la formation se centre sur l'avoir. Est-il suffisant de savoir que l'homme a des poumons, des reins, etc... pour savoir, ou approcher ce qu'il est ? Est-il suffisant de chercher à savoir ce que les élèves ont comme connaissances et compétences alors qu'auprès des malades il leur sera demandé d'être ?

L'avoir est une condition nécessaire mais non suffisante pour soigner. L'élève qui a des connaissances et des compétences, perçoit un homme qui a une maladie. S'il est soignant, l'élève peut rencontrer un homme qui est malade.

Il est plus facile à un système de formation de s'inscrire autour de l'avoir ("recevoir-avoir-restituer") qu'autour de l'être. Le Conflit entre l'être et l'avoir est institué : l'école assure une certaine forme d'avoir sans être certaine qu'il facilite l'éclosion d'une manière d'être.

- L'école, courroie de transmission d'un système de soins : nous effleurons ici une fonction latente de l'école, mais non la moindre, et qui n'apparaît pas officiellement dans les prises de conscience.

L'école assure la transmission d'un système de soins opérant le morcellement du malade, puis celui de l'infirmier : morcellement de l'être. L'école est le lieu où se creuse le fossé entre :

école et hôpital,  
laboratoire et milieu de vie,  
théorie et pratique,  
esprit et corps.

Ainsi, l'école prend à son compte le morcellement, véritable système de défense institutionnalisé permettant de lutter contre l'angoisse et la dépression, et elle met en condition des soignants susceptibles d'accepter et "agir" le morcellement des malades et le leur pour finir.

Pour empêcher l'émergence des affects, la sphère affective est occultée le mieux possible : les soignantes en parlant d'elles-mêmes se disent "manuelles" et qualifient les enseignantes "d'intellectuelles". Sur ce point au moins, les unes et les autres sont d'accord et il ne leur viendrait pas à l'idée de se qualifier "d'affectives" au lieu "d'intellectuelles". La centration de l'enseignement sur la sphère intellectuelle n'est pas fortuite. L'autorité et la discipline, l'ordre, la rigueur et l'organisation,

ne sont pas des valeurs en baisse. Le conflit entre avoir et être se trouve dépassé : au sein même de l'être, une exigence est posée. L'être total ne peut pas être, il ne peut qu'être en acceptant d'enfouir une partie de soi jusqu'à la nier.

Les soins centrés sur le malade ne peuvent être qu'une illusion si le malade n'existe pas comme un être total. L'école assume, souvent sans en avoir conscience, la transmission de cette "manière d'être incomplet".

En orientant les recherches vers des fonctions de synthèse à opérer auprès des malades et à leur propos, les infirmières ouvrent la voie à un renouveau dans lequel le morcellement ne serait peut-être plus indispensable pour que les soignants "sur-vivent".

- L'école et la recherche d'un corps professionnel en quête de son autonomie. Le phénomène-école apparaît à l'origine comme un regroupement de forces, une défense d'intérêts et la recherche d'une reconnaissance officielle. En pratiquant une lecture plus approfondie, nous pouvons reconnaître dans ce phénomène la quête de l'autonomie d'un corps professionnel féminin en face de deux groupes professionnels masculins de forte influence : les médecins et les administrateurs.

Le besoin de s'autonomiser a fait naître deux courants successifs contraires qui, l'un et l'autre, furent des voies sans issue :

. Le piège de la technique : l'accroissement de la compétence technique a permis d'augmenter la responsabilité technique de l'infirmière. Mais, plus l'infirmière accepte de tâches complexes sur le plan technique, plus le médecin lui en délègue. En poussant jusqu'à l'absurde, le champ de travail infirmier pourrait n'être constitué que de tâches de ce genre.

. Le piège des sciences humaines : visant d'autres compétences, les infirmières se sont heurtées aux catégories professionnelles en "Psy" qui avaient déjà pénétré un espace, proche du malade, et jusque là inoccupé. Ainsi, les infirmières se sont trouvées poussées à rechercher une compétence spécifique au sein de leur propre champ d'intervention.

Se fondant sur la constatation que, de tous les corps de métier soignants, les infirmières et les aides-soignantes sont les seules à assurer une permanence de présence auprès du malade, les infirmières sont à la recherche d'une fonction de synthèse qui devrait, logiquement, être la leur, la "fonction soignante" étant devenue, actuellement, l'apanage de plusieurs corps professionnels.

Face aux médecins qui recherchent des collaboratrices toujours plus compétentes,

Face aux administrateurs qui cherchent à s'assurer un nombre maximum de travailleurs,

les infirmières recherchent leur champ de compétence spécifique. Située à la limite d'un mouvement féministe, cette quête est une lutte pour le pouvoir et pour la vie.

Bien que les associations professionnelles d'infirmières aient toujours effectué un travail de recherche dans le sens de ce que nous venons de développer, nous pensons que le lieu privilégié de cette quête fut l'école. D'abord parce que les écoles regroupées en une association en possédaient les moyens, ensuite, parce que les infirmières enseignantes travaillant dans les écoles pouvaient avoir du contexte professionnel une vision assez complète pour permettre cette recherche. Enfin, parce que les infirmières enseignantes occupent une place moins directement subordonnée aux médecins et aux administrateurs que les infirmières soignantes et que, de ce fait, l'école jouit d'une certaine liberté de pensée, sinon d'action.

Nous posons donc l'école comme ayant été et pouvant être le lieu de contestation de ces deux pouvoirs et le lieu d'élaboration éventuelle d'un pouvoir contraire : les élèves (sinon les enseignantes) sont en effet, en permanence, l'élément de contestation du pouvoir médical et du pouvoir administratif. Mais l'école peut, inversement, assurer la régulation des forces de contestation et les normaliser, et en ce cas, elle se situe en stabilisateur du système.

Ce panorama jette quelque lumière sur la signification du "phénomène école" dans la formation des infirmières. Il révèle l'importance que l'école a eue dans l'histoire de cette formation et quel enjeu l'école représente pour les divers groupes en quête de pouvoir.

Un dernier flash situera l'école d'infirmières dans une perspective sociologique.

Envisagée sous cet angle, l'école apparaît comme dépendante des bouleversements sociaux introduits par l'ère industrielle. Dans les grandes villes, la taille des écoles a enflé jusqu'à s'apparenter aux énormes hôpitaux dont elles dépendent. Elles entrent ainsi dans la sphère de systèmes fort complexes dont l'équilibre oscille entre deux impératifs, se maintenir ou

devenir : leur résistance au changement, témoin de leur désir de se maintenir, s'oppose sans cesse à l'impérieuse nécessité de changer, qui est la condition de leur existence.

Au-delà d'une certaine taille, l'école tourne, à la limite, pour elle-même, victime des mêmes phénomènes que ceux dont les systèmes complexes sont atteints. L'organisation scientifique du travail remplace l'artisanat, les tâches sont distribuées en série, l'efficacité et le rendement sont les valeurs indispensables au fonctionnement d'un organisme volumineux. L'usure est la conséquence inévitable : elle atteint tous les "rouages" qui essaient de remettre en question ce fonctionnement. Ceux qui peuvent durer sont intégrés au système, en remplissent les objectifs, et fonctionnent au sein d'un champ limité. Les rouages usés doivent être fréquemment remplacés, condition indispensable à la vie. Cette école croît, atteint un sommet, puis décline.

Au même moment des écoles sont à l'ère pré-industrielle, au stade du bienheureux artisanat et du travail individualisé, alors que d'autres ont atteint les limites de la rupture... et s'y maintiennent.

L'école est ainsi le lieu d'un conflit portant toujours sur "l'être" : entre l'être en mouvement et l'être statique, entre l'incertitude du devenir et la sécurité du maintien. Ce conflit que l'école vit en ce qui concerne sa propre existence transparaît forcément dans ses activités. Les choix qui sont faits, les options prises, témoignent de cette dialectique. La constitution de petites unités de travail dans ces grands complexes peut donner, un temps, l'illusion que les dimensions humaines sont retrouvées. Mais, les symptômes de l'usure et la taille des conflits témoignent de l'inutilité du subterfuge.

En même temps que la taille des écoles croît, le personnage de l'infirmière, à l'origine unique, a éclaté en de multiples figures, à la mesure des besoins des individus ou des groupes. Le "personnage" n'est plus unique, il y en a un pour chaque aspect du rôle.

La formation n'apparaît plus comme le moyen de façonner une personne, mais elle permettra de faciliter l'acquisition des capacités permettant de remplir un rôle, le critiquer, le modifier pour, au besoin, le réadapter.

L'école a-t-elle une place dans ces perspectives ? Nous avons répondu dans la troisième partie en esquissant les grandes lignes d'un autre système de formation. L'école y a sa place mais elle n'est pas la seule structure responsable. Dans nos propositions, le désir de mettre un frein

